Document generated on 08/04/2025 10:59 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

4 - Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français (Éd. Bellarmin)

Number 27, Fall 1982

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39656ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1982). Review of [4 - Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français (Éd. Bellarmin)]. *Lettres québécoises*, (27), 95–96.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

4-

Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français

(Éd. Bellarmin)

Le premier numéro de cette revue, publié en mai 1980 s'appelait *Histoire littéraire du Québec*. On a voulu aller au delà de nos frontières et on a ajouté cette fois *et du Canada français*. Et voilà pour le titre qu'on conservera désormais.

En 1980, la revue traitait de la *Situation de l'édition et de la recherche*. Cette fois, on nous entretient d'*Aspects et problèmes*.

On m'aurait demandé avant que la revue n'existe si nous avions besoin d'une revue d'histoire littéraire que j'aurais certes répondu oui. Jamais cependant je n'aurais imaginé tout ce qu'elle pourrait nous apporter. Dans chaque numéro, nous trouvons des études, des documents, des comptes rendus de livres, une bibliographie de la critique et des renseignements divers.

Plus de 300 pages. C'est impressionnant. Onze études signés par des critiques comme Robert Mélançon, Maurice Lemire, David Hayne, Jacques Blais, Réal Ouellet pour n'en nommer que quelques uns. Pour vous donner une idée du contenu de ces articles, je citerai un passage de la présentation que je trouve à la page 4 couverture :

> Aspects et problèmes *évoque d'abord certaines perspectives théoriques de l'histoire littéraire aujourd'hui, puis les difficultés d'écrire l'histoire littéraire au Québec ; suivent des études sur des problèmes particuliers, tels ceux que posent la recherche sur les écrits de la Nouvelle-France, l'étude des textes du XIX^e^ siècle, l'histoire et la critique ; sont indiquées quelques voies pour l'étude des poètes artistes (1910-1930), du discours romanesque et du corpus poétique depuis 1940, voire de la formation littéraire dans l'enseignement classique au Québec de 1852 à 1968 ; enfin, l'on s'interroge sur la façon de recevoir les oeuvres d'aujourd'hui.*

Il reste encore les notes, les documents et surtout cette bibliographie de la critique que l'on doit à René Dionne et Pierre Cantin. Pour les livres, on couvre l'année 1979. Pour les revues, les années 1976-77.

En 1960, on levait encore le nez sur notre littérature du dix-neuvième siècle. Bien audacieux qui aurait osé remonter plus loin. Peu à peu, on en est venu au dix-huitième, puis au dix-septième. On a donc fait beaucoup de progrès

depuis vingt ans. On a élargi ses horizons. Mais ceux qui croient que les études sont terminées et que nous n'avons plus rien à apprendre se font des illusions. L'article de Réal Ouellet qui porte sur le *Problème de recherche sur les écrits du Régime français* et celui de David Hayne qui s'intitule *Problèmes d'histoire littéraire du XIX^e^ siècle québécois* ont de quoi faire réfléchir. Dans la première partie de son étude, « Problème de la bibliographie et des instruments de travail », M. Hayne nous fait remarquer que les chercheurs se butent à l'absence d'une bibliographie générale du XIX^e^ siècle, à la pénurie d'éditions critiques ou annotées, à l'absence d'index de périodiques et au caractère limité des histoires de littérature.

> *J'ai commencé à étudier la littérature du dix-neuvième siècle québécois, il y a trente-huit ans, nous dit, David Hayne. Comme instrument de travail nous n'avions alors que la petite* Histoire de la littérature canadienne *de Camille Roy et les manuels des Soeurs de Sainte-Anne et des Frères des Écoles chrétiennes. Aucune bibliographie, sauf les ouvrages de Narcisse-Eutrope Dionne et de Philéas Gagnon, lesquels avaient paru une trentaine d'années auparavant. M. Séraphin Marion préparait le quatrième tome de ses* Lettres canadiennes d'autrefois, *qui devait être le premier volume de la série consacrée aux ouvrages littéraires du dix-neuvième siècle ; les trois premiers tomes avaient traité des vieux journaux.*

Les choses ont beaucoup changé, depuis, me direz-vous. Évidemment. Nous avons compris que la littérature québécoise, ce n'est pas seulement celle qui va de 1960 à nos jours. Mais nous ne faisons que commencer à faire de la recherche sérieuse sur un passé qui est passablement brumeux. Le « Centre de Recherche en civilisation canadienne-française » de l'Université d'Ottawa, sous la direction de Paul Wyczynski d'abord et de Pierre Savard ensuite créé en 1958 allait réveiller des chercheurs. Puis ce fut le « Centre de documentation des lettres canadiennes-françaises » créé à l'Université de Montréal, sous la direction de Réginald Hamel en 1963. Démantelé en 1969, réorganisé en 1975, il s'appelle maintenant « Centre de documentation des études québécoises ». Des revues, des périodiques sont nés depuis qui traitent uniquement ou partiellement de littérature québécoise. On pourrait dire que nous sommes sur la bonne voie. Mais dans le domaine de la recherche, il suffit de bien lire les études que nous propose ce deuxième tome de cette *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français* pour se rendre compte que nous en sommes encore à l'exploration du domaine et que les futurs chercheurs ont beaucoup de pain sur la planche.

J'espère que les efforts du directeur, René Dionne, et de ses collaborateurs ne seront pas perdus. Cette revue était nécessaire. Elle doit continuer à vivre.

5-
Affaires courantes
de Jacques Lanctôt
(VLB éditeur)

C'est dans le genre *poésie* que l'éditeur nous présente *Affaires courantes* de Jacques Lanctôt. Il s'agit de lettres que, de la prison où il se trouvait, l'auteur écrivait à Carole David, son amie. Je veux bien que ces lettres soient poétiques mais est-ce que cela justifiait qu'on les présente dans ce genre ? Je ne crois pas. Le genre *Lettres d'amour* existe depuis longtemps dans toutes les littératures. Jean-Claude Carrière a même fait une anthologie des plus célèbres publiée dans « J'ai lu », en 1962. Qui ne connaît les lettres d'Héloïse et d'Abélard ? Qui n'a pas entendu parler des lettres de la religieuse portugaise, écrites selon toute vraisemblance par un homme. Il y a aussi Bonaparte qui maniait quelquefois aussi bien la plume que l'épée. Et puis Georges Sand et Musset.

Parce que ce genre de littérature est assez peu pratiqué, il ne s'en suit pas qu'il n'existe pas. Y en a-t-il eu d'autres à le pratiquer ici ? Aucun nom ne me vient à l'esprit mais certains monologues présentés comme théâtre ressemblent beaucoup à des lettres d'amour.

La solitude a quelquefois ses bons côtés. Elle nous oblige souvent à nous découvrir des talents que nous ne connaissions pas. C'est un peu ce qui est arrivé à Jacques Lanctôt qui publiait *Rupture de Ban* en 1979 et nous présente cette fois un moi encore beaucoup plus intime avec *Affaires courantes*. La première lettre commence ainsi :

Mon amour, je m'étale de long en large sur ce blanc papier où je brûle de m'offrir à toi. Devant moi, des barreaux qui empiètent sur tout ce que j'ai de désir, qui m'empalent jusqu'au coeur . . .

Quelques pages plus tard, Lanctôt imagine qu'il est en train d'écrire son journal, mais il comprend vite que même s'il écrivait une lettre par jour ou tous les deux jours, ce ne serait vraiment pas un journal. Et voici qu'il dit : *J'ai des penchants pour l'écriture moderne, ce qu'on appelle la modernité . . .*

Évidemment il lit Barthes, Bataille, Artaud, Foucault, Cixous, Debray. Il ajoute :

Mais il est sûr que mon romantisme transpire dans mes choix. Ce romantisme, il ne transpire pas seulement dans ses choix mais dans les lettres que nous lisons. Et comment ne pas être romantique, lyrique, quand le coeur parle du trop plein d'amour qui semble ne servir à rien. Sans s'en rendre compte, cet homme qui s'ennuie fait comme tous les grands amoureux qui nous ont laissé leurs lettres, il se laisse aller au délire, il se met à nu.

Bien des mots qui n'auraient pas eu leur place dans les lettres d'amour des siècles passés parce que la littérature, c'était la pudeur, ne semblent pas du tout déplacés ici parce que la littérature, c'est l'impudeur.

Délire et théorie. J'ai pris congé de ton linge de corps si odorant et j'en pleure. Comme lorsque je touchais l'anus éveillé, rubicond, onctueux, mon archipel de plénitude.

Ou encore :

. . . on se fait jouir, bandés ou pas, on se mordille les seins, on se mange sous la table, entre les jambes c'est tout beau, si chaud si intime, nos fors intérieurs ont des odeurs de cul et d'aisselles, nos organes se rendent utiles, on va pas tout botcher de nouveau, nos matières grises roses brunes s'emmêlant.

Je ne veux pas laisser entendre que ces lettres d'amour sont uniquement des écrits érotiques, non. C'est beaucoup plus que cela. Ce que je veux dire, c'est que l'auteur n'a pas refusé l'érotisme quand le besoin s'en est fait sentir. Car, ces lettres, c'est un questionnement de tout l'être, c'est un retour sur soi, c'est aussi un cri de détresse dans le grand silence blanc des journées qui se ressemblent toutes.

Nos vies privées s'ouvrent aux excès, ça bascule d'heure en heure, des rêves nous saisissent au réveil . . .

Sans qu'on sache pourquoi, soudain, les lettres changent d'allure. Elles nous arrivent sous forme de vers libres. Mais c'est toujours le ton de la confidence, comme dans les premiers textes. Est-ce plus efficace ? L'auteur le croyait peut-être. Je me sentais plus à l'aise dans la première partie du livre.

Des lettres d'amour, nous avons peut-être eu trop peur de nous en écrire. Parce que nous sommes trop timides ou quoi ? Jacques Lanctôt a raison de ne pas l'être. □

Porte ouverte II

Croquis laurentiens,

du Frère Marie-Victorin

(Coll. du Nénuphar, Fides)

Qui ne connaît, au moins de titre, *La Flore laurentienne*, ouvrage de réputation mondiale qui valut à son auteur quantité d'éloges et quelques Prix prestigieux dont le Grandoger de la Société botanique de France en 1932 et le Prix de Coincy de l'Académie des Sciences de Paris en 1935 ? C'est à cet ouvrage que le lecteur d'aujourd'hui associe généralement le nom de Marie-Victorin. Mais sait-on que Marie-Victorin fut également un écrivain prolifique, très apprécié en son temps pour ses *Récits laurentiens* (1919), ses *Croquis laurentiens* (1920), pour son *Charles Le Moyne, Drame historique en trois actes* (1925) et nombre de textes de toutes sortes (conférences, débats, articles de vulgarisation scientifique) qu'il ne cessa d'écrire jusqu'à sa mort en 1944 ? La récente ré-édition des *Croquis laurentiens*[1] par la Maison Fides sort de l'oubli cet écrivain que fut le Frère Marie-Victorin. Cette ré-édition, préparée et présentée par André Gaulin avec la collaboration d'Aurélien Boivin, constitue une occasion merveilleuse de découvrir l'homme et l'écrivain derrière le botaniste et le naturaliste.

On a beaucoup parlé, à propos des *Croquis laurentiens*, de l'art de l'auteur, de ses dons poétiques, de la valeur tant littéraire que pédagogique de cette prose « d'un style si coloré et d'un sentiment si délicat » (Olivier Maurault[2]), où se révèle, « en même temps qu'un naturaliste érudit, un littérateur distingué » capable de transformer la description, « cette chose froide et morte », en « une vie bouillonnante » (Gabriel Gagner[3]). Louis Dantin lui-même, qui reprochait bien à la forme de l'auteur « son dessin habituellement orné, sa couleur trop uniformément éclatante, son romantisme à haute pression » ne put s'empêcher d'admirer « la plantureuse variété, la richesse princière et prodigue » de la langue et des phrases des *Croquis*, la « chaleur » et la dimension « encyclopédique » des descriptions de l'auteur[4]. D'autres, moins nombreux, n'ont pas